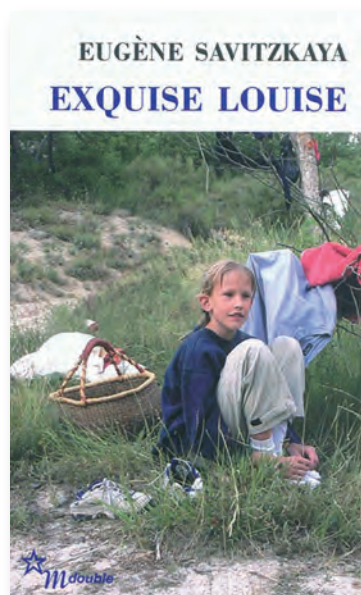




ÉDITIONS DE MINUIT, 2011  
DOUBLE

Eugène Savitzkaya  
**Exquise Louise**

ISBN 978-2-7073-2189-3

77 pages

6 €

## EXQUISE LOUISE

Qui est Louise, si exquise ? La fille d'Eugène Savitzkaya, née par un mois de janvier, « quand les sons résonnent clairement dans l'air », et qui, « l'on peut presque dire, vint de son propre chef, l'ayant décidé elle-même ». Onze ans après *Marin mon cœur* consacré à son fils, l'écrivain brosse le portrait de Louise, comme s'il voulait chaque fois, en marquant d'une pierre blanche la naissance de ses enfants, nous les présenter, les incorporer à son œuvre et les mettre au monde une nouvelle fois. S'il ne le fait pas pour les enfants des autres, c'est uniquement parce qu'il ne les connaît pas suffisamment, pleinement conscient cependant que « chaque jour naît une semblable créature et qu'immédiatement commence son épopée ». C'est dire que cette évocation faite par un père émerveillé, attentif et amusé, s'éloigne quelque peu de l'autobiographie, quitte la sphère privée pour se transformer en une ode à l'enfance en général. À croire que toutes les petites filles qui existent sur cette planète s'appellent Louise ! Voilà peut-être aussi pourquoi il est précisé en sous-titre que c'est un roman, comme c'est d'ailleurs le cas pour tous les textes en prose de cet auteur, une douzaine à ce jour, qui ressemblent à vrai dire assez peu à des romans. Sa fille a déjà douze ans et n'est presque plus une enfant quand l'écrivain, relisant ses vieux carnets, décide de les prolonger pour composer cette célébration, un chant d'amour prenant parfois des allures d'incantation. « Elle est Louise », proclame-t-il sans se lasser, puis, cherchant désespérément à la définir, étend ses attributs aux dimensions de l'univers : « Louise est la mer et la forêt et la nuit entière. Elle est la lumière, c'est-à-dire qu'elle est l'étoile la plus lumineuse et la plus proche dans la nuit des temps, le feu qui consume et se transforme. Elle est la rivière sortie de terre et creusant dans la terre son ravin et son lit. Elle est la mer dont l'amertume provoque

des hoquets et du fou rire. Elle est la nuit qui englobe toute chose [...] »

Les livres d'Eugène Savitzkaya ne sont jamais éloignés du monde de l'enfance, et bien des personnages qui semblent adultes de prime abord se révèlent être des enfants ou des êtres à l'âge incertain qui oscillent entre deux états. La « ferveur propre à l'enfance » revêt pour lui une importance capitale, confie-t-il dans un entretien<sup>1</sup>. Il semblerait qu'un même bouillonnement soit à l'origine du désir d'écrire, que le caractère entier et décidé, tranché, voire intransigeant, de l'enfant soit pour lui exemplaire, une même exigence étant présente au cœur de l'œuvre (« Louise veut manger. Louise veut. C'est toute Louise qui veut, et pas seulement le petit je du bout de sa langue. Ce sont ses mains autant que ses pieds et la volonté du vent autant que la sienne [...] ». C'est tout qui dit vouloir. »), de même que cet élan vital, cette énergie dépensée pour rien qu'il se plaît à décrire : « Applaudir, sauter sur un pied le long d'un muret, plier les jambes, être chien, cheval, baliste dans l'eau claire, s'écorcher les genoux prouve qu'on est vivant, actif, animé. » C'est le temps où corps, cœur, esprit sont réunis – « les bras et les jambes dépendent d'un même cœur et la tête est partout, jusqu'au bout des doigts » –, où l'on peut communier avec l'univers sous toutes ses formes, étant un être qui croît parmi tout ce qui croît. La familiarité de Louise avec les chevaux, les chats, les chiens, les corneilles et les escargots est immédiate : « Louise appela les chevaux et les chevaux répondirent à Louise. De très loin, de Lusitanie, d'Arabie, et du fin fond de la steppe, répondirent les chevaux, piaffant, cabrés, dévoilant leurs dents et claquant du sabot, environnés de poussière et d'écume blanche [...] ». Louise appela les corneilles et les corneilles répondirent du haut des arbres, du ciel et des îles du fleuve. De leurs dortoirs surpeuplés, elles répondirent, couvrant les cris des pies, le bruit des voitures et des avions, au fait des méandres du cœur de

Louise. » Tout ce qui est vivant répond à son appel. C'est le temps où les frontières entre le réel et l'imaginaire se font poreuses – monstres et princesses vous frôlent tandis que trotte dans la nuit la souris occupée à troquer votre dent de lait – ; où les opposés se chevauchent sans pour autant s'amoindrir, tels le rire et la colère, la violence et la douceur ; où tout objet recèle une âme.

Fascinée par la pomme d'Adam de son père qui monte et qui descend, Louise se demande ce que c'est, ou plutôt, qui se cache là. « Tout est animé, tout est esprit. Qui est dans la tasse ? Qui habite la bille ? Qui est mélangé au lait ? Qui mâches-tu dans ta bouche ? La main de Louise ne se pose que sur des êtres vivants : la lampe, la bouteille de sirop, la tasse. »

Les mille faits et gestes de tous les jours se voient grossis, dilatés, et la vie domestique s'en trouve enchantée. Réfléchir, dormir, se baigner, manger et jouer sont de fascinantes bizarreries. Mais une autre activité, et non des moindres, consiste à résister, à lutter pied à pied contre celui qui se nomme lui-même le « Tyran domestique », celui qui impose le chou-fleur du lundi, les pommes de terre à vapeur du jeudi, qui décide du coucher, indique quand on doit parler et quand se taire, et, pire encore, ose faire repartir la semaine à l'identique tous les lundis. Car Louise est une princesse, de celles qui « marchent sur l'eau et promulguent les décrets », « réclament le sommeil minimum et refusent de fermer les yeux avant la disparition de la lumière. » Ainsi, de petits conflits sont évoqués avec humour, d'inévitables bêtises, tel ce « brigandage intensif » visant clefs et objets de première nécessité, telle cette obsession heureusement passagère de manier les ciseaux, de « faire d'un rectangle deux triangles, d'un fil trente-six fils, d'extraire d'un livre les plus belles images, de raccourcir la chevelure de ses poupées pour se faire la main avant de passer à sa chevelure propre », et ce, de manière résolue, comme si la solution

de toutes les énigmes se trouvait soudain dans le fait de couper les choses. Mais l'écrivain, père et tyran, semble se régaler à les évoquer et même la mauvaise foi, sous sa plume, devient délicate : « Pour les tyrans domestiques, Louise tient prête des réponses bien figolées. Surprise les ciseaux à la main à proximité des rosiers épineux où elle accroche toujours son foulard, sa jupe ou son gilet, elle s'empresse de cisailler l'air, à grand bruit de lames, comme pour attraper les mouches qui pondent dans les fleurs. » Avec quelle finesse décrit-il les réactions en apparence contradictoires d'une petite fille en colère aux desiderata de qui vous n'avez accédé qu'avec réticence et trop tard : « On ne console pas une petite fille en colère si on ne peut comprendre que ce qu'elle veut est ce qu'elle rejette, que ce qu'elle rejette est ce qu'elle veut prendre mais qui est mal donné [...]. Il ne sert à rien, en dernière ressource, de jeter ce qu'on devait donner à la figure de la petite fille en colère, au risque de voir sa colère amplifiée dans des proportions considérables. »

Pourtant, Louise accepte l'ordre des choses, la pesanteur par exemple, et tous les phénomènes contre lesquels on ne peut aller, « elle va avec eux, comme eux, selon leur marche », peut-être mieux que ne le font les adultes. On croit aller vers un cours d'eau, sans penser que lui aussi court vers nous. C'est la rivière qui rencontre Louise. De même pour la mer, pour la forêt : « Aujourd'hui, la forêt a rencontré Louise, au détour d'un chemin brusquement plus frais et odorant. » Cela, nous pouvons encore le concevoir, mais comment faire pour se rappeler la façon dont on percevait le temps qui passe ? Louise interroge : « Est-ce qu'hier c'est déjà demain ? » ou, songeuse, se prend à rêver, tout en laissant refroidir sa soupe : « Quand j'étais grande je faisais ceci, quand j'étais grande je faisais cela... ». Louise, qui ne tient pas en place, bouleverse les temps des verbes, n'étant « déjà plus dans la minute où nous sommes », comme

dans une autre dimension, et cela est si étrange que, pour tenter de l'exprimer, son père se voit obligé de tourner autrement ses phrases et de recourir à des formulations inhabituelles : « Elle déborde du jour qui passe par tous les côtés, elle est de l'autre côté de la haie, hors du chemin, entre les barreaux de la grille. Sur ses jambes fines, déjà après-demain. Elle est déjà tout à l'heure, au bout de l'instant. On n'en saisis qu'un fil, un cil de la mouette dont on n'a entrevu qu'un ongle. »

« Mon enfance perdue est mon seul avenir », résume Eugène Savitzkaya en une formule paradoxale. Son but, en nous offrant le portrait de Louise, est de résister à l'usure, d'inciter à renaître en participant par son intermédiaire à cet état d'enfance, de nous faire goûter un peu de cette félicité dont il est friand. « Le bonheur est inaccessible, mais à chaque seconde de ma vie, j'y prétends et j'y touche. Chaque fois que je parle ou que je joue avec un enfant, je gagne une part de ce bonheur inaccessible. »<sup>2</sup>. N'oublions jamais Louise, car elle est « tourterelle parmi les tourterelles, pierre parmi les pierres, pierre parmi les montagnes, goutte salée dans la mer, suspendue au bout de la stalactite, Vénus illuminant les regains, les chemins de fer et les ponts d'autoroute, présente dans le jardin avec sa face lumineuse, son rire, visage radieux propageant la joie, source de joie. »

### Françoise Le Bouar

1. *Entretien avec Hervé Guibert, revue Minuit* n°49, mai 1992.

2. *Libération*, 2 août 1993. Repris dans : *Propre à rien : nouvelles 1977-1995*, Didier Devillez éditeur, 2010.